

Profil d'architecte Saul M. Berkowitz

Paul Trépanier

Numéro 45, automne 1989

L'héritage juif au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trépanier, P. (1989). Profil d'architecte : Saul M. Berkowitz. *Continuité*, (45), 49–50.

PROFIL D'ARCHITECTE:

par Paul Trépanier

Une réalisation dont l'architecte est particulièrement fier: l'agrandissement en 1967 de la synagogue Shaar Hashomayim à Westmount.
(photo: Brigitte Ostiguy)

À son retour de la guerre, le jeune architecte montréalais Saul M. Berkowitz songe sérieusement à se rendre aux États-Unis pour travailler dans les grandes agences. Entre temps son collègue Milton Eliasoph, qui vient aussi de quitter l'armée, lui offre une association dont les conditions lui plaisent. Il entrevoit en effet avec lui, plus qu'avec quiconque, la possibilité de faire du design en toute liberté. Leur association, connue sous le nom de Eliasoph et Berkowitz, durera trente-quatre ans pendant lesquels ils réaliseront plus de quatre cents projets, principalement en architecture commerciale.



SAUL M. BERKOWITZ

Saul Berkowitz est entré à l'Université McGill à l'époque de la crise économique. «Nous n'étions que six ou sept étudiants, raconte-t-il, et seulement trois ont été reçus en 1939. Ce fut, je crois, la plus petite classe d'architecture à McGill. La guerre venait d'éclater. J'ai travaillé pour quelques firmes d'architectes reliées à l'industrie de guerre, les seules qui ont pu survivre à cette époque. La plupart avaient dû fermer, faute de matériaux. Finalement, j'ai joint les rangs de l'armée en 1941.»

LE BOOM COMMERCIAL DE L'APRÈS-GUERRE

«Mes premières commandes après la guerre, poursuit M. Berkowitz, étaient surtout pour des commerces. Dans ce domaine, la mode change à peu près tous les sept ans, et les commerçants veulent suivre le courant. En 1945, le goût du renouveau était particulièrement marqué car rien de neuf ne s'était construit en dix ans. Nous avions alors la chance de pouvoir faire une architecture moderne, comme à New York, où nous

allions souvent chercher l'inspiration. Des architectes européens qui avaient fui le régime d'Hitler dans les années trente y pratiquaient, et leur influence allait se faire sentir dans le domaine du design commercial plus que dans tout autre domaine.



Eliasoph et Berkowitz seront dès les années cinquante les architectes attirés de la compagnie Steinberg. Ici, le magasin Steinberg, angle Sainte-Catherine et Dorion. Cette aquarelle de Donald G. Lapp (1958) fera partie de l'exposition Architectures du XX^e siècle au Québec, présentée à partir de décembre 1989 au Musée de la civilisation.

C'est en 1945-1946, peu de temps après avoir formé notre association, que nous avons réalisé notre premier magasin: Modernage, sur l'avenue du Parc. La façade était en verre et l'intérieur, entièrement libre de supports, un concept très nouveau pour l'époque. Modernage vendait des appareils électriques. Il a fermé ses portes après une dizaine d'années. C'est là le risque du design commercial: il dure rarement plus longtemps que l'architecte!»

Le design commercial amène Eliasoph et Berkowitz vers l'architecture des magasins à rayons. En 1950, Maurice Pollack leur confie la tâche de dessiner son magasin du centre-ville de Québec. «Je crois qu'en architecture commerciale, Québec était alors beaucoup plus aventureuse que Montréal, avec ses vieilles institutions comme Eaton et Morgan, souligne M. Berkowitz. Parce qu'il s'agissait de notre premier magasin à rayons, nous avons rencontré M. Pollack à maintes reprises pour connaître ses besoins, ce qu'il voulait vendre, et nous avons visité plusieurs magasins. En design commercial il ne suffit pas d'avoir des idées brillantes. Une foule de choses entrent en ligne de compte: l'éclairage, la circulation, les aires de services, les vitrines. Il faut aussi déterminer l'emplacement des différents rayons, toujours pour mieux vendre la marchandise. Nous avons si bien appris que nous sommes devenus d'excellents marchands! Ce que j'admirais chez M. Pollack, ajoute M. Berkowitz, c'est son talent de négociateur. Il était dur en affaires mais jamais il ne revenait sur sa parole. Nous devions tout de même nous montrer vigilants avec un homme d'affaires aussi aguerri!»

En plus du magasin Pollack de Québec, les architectes seront chargés de construire les succursales de Sainte-Foy et de Trois-Rivières. En 1953, alors que la mode des centres commerciaux débute aux États-Unis, Eliasoph et Berkowitz réalisent leur premier centre commercial, et l'un des premiers au Québec: le centre Champlain, rue Sherbrooke Est à Montréal. Bien que fort modeste dans ses dimensions, cette construction leur vaudra d'être reconnus comme des spécialistes de ce type d'architecture. À partir de 1953, ils en concevront plus d'une trentaine un peu partout au Québec, de Sainte-Foy (Place Sainte-Foy) à Val-d'Or, de Beauport (Canardière) à Saint-Bruno, de Ville d'Anjou (Place Versailles) à Lévis et à Laval. Ils deviendront aussi les architectes attirés de la compagnie Steinberg, qui inaugure Dorval Gardens en 1954 puis toute une série de centres commerciaux. «En plus des centres commerciaux, poursuit M. Berkowitz, nous avons conçu les cinémas de la société Famous Players, entre autres celui de Place Sainte-Foy, dont la façade intègre une murale de Jordi Bonet, et celui de Dorval, le premier complexe cinématographique au Québec.»

DES SYNAGOGUES

Au tout début de sa carrière, en 1939, M. Berkowitz dessinait pour le compte de Eliasoph et Greenspoon la façade de la synagogue de la Côte-Saint-Luc, Shaare Zion. La même année, il travaillait au projet de la synagogue Adath Israël de la rue Ducharme, qui selon lui était la première à Montréal à adopter un concept moderne. Par la suite, sa propre firme a conçu le centre

communautaire et quelques classes du premier bâtiment de la congrégation Young Israël, à Montréal. La synagogue Beth Israël, à Québec, figure aussi parmi les réalisations de Eliasoph et Berkowitz, de même que les modifications de la synagogue Emanu-El (1974), rue Sherbrooke, et le centre commémoratif de l'Holocauste.

«Mais notre plus belle réalisation, nous confie M. Berkowitz, fut sans doute l'agrandissement de la synagogue Shaar Hashomayim de l'avenue Kensington, en 1967. Nous avons voulu lui garder son caractère ancien, son atmosphère. Le nombre de places a été porté de deux cents à cinq cents sans que rien n'y paraisse. Nous avons agrandi la synagogue par l'avant de sorte que le balcon se trouve au delà de l'ancienne entrée. On peut même encore voir la façade d'origine à l'intérieur. Pour la nouvelle partie, nous avons choisi un béton précontraint de la première qualité, qui a conservé sa beauté même après toutes ces années.»

Saul Berkowitz a fermé son bureau en 1982, trois ans après que Milton Eliasoph se fut retiré. Il se considère privilégié d'avoir eu une si belle équipe de travail (entre 1965 et 1970, la firme a compté jusqu'à quinze employés) et une carrière bien remplie. «Toutefois, avoue-t-il, il y a quelqu'un que j'aurais réellement aimé embaucher, mais il n'était malheureusement pas libre à l'époque. Un jeune architecte brillant... Moshe Safdie.»

L'entrevue avec M. Berkowitz a eu lieu à Montréal, le 20 juillet 1989.

Paul Trépanier est le rédacteur en chef de Continuité.